



... et à Pignon
un peu plus tard ...

(6) papihar : oiseau dont le cri strident escalade la gamme en crescendos chaotiques et se tait soudain pour reprendre inopinément (*brain-fever bird*)



Avec Antoinette et Wilfrid ...



... à Carboneau, été 1961.

Puis elles-mêmes se sont penchées sur leur enfant pour qu'il les pare d'un long collier de fleurs multicolores.

Et tout ce temps-là, j'imaginai celui qui serait assis là, le visage levé vers moi qui le regarderai avec la douleur de l'orgasme. Je l'aurai recueilli au creux de mes bras, épuisée, un petit matin. Il serait le compagnon de mes réveils et m'observerait dans les préparatifs de la maison encore endormie. Nous referions le monde ainsi chaque jour, arrêtant parfois nos confidences pour écouter l'élan de nos cœurs au cri du papihar (6). Nous boirions notre thé épicé assis sur la margelle du balcon, complices. Il serait doré comme son père, soudain derrière nous. Il nous enlèverait tous deux d'une seule étreinte de notre perchoir et nous emporterait par surprise dans un rire. Et c'est pour cela que nous lui tournerions le dos, pour que se renouvelle ce miracle de chaque jour, cet emballage de tendresse.

Il me revient alors un des mes plus anciens souvenirs que je raconte souvent, le tournant en blague pour en chasser la tragédie. Après tant d'étés en confiance auprès de la mer Méditerranée si constante, mon père nous emmena tous à l'Océan. Une longue route, et au matin enfin, nous arrivâmes à l'autre mer, étrangère, battant une plage sans fin.

La douleur des pieds sur le sable brûlant fond dans la joie d'en voir tant, de pouvoir courir à perdre haleine sur la baie immense... Je me jette sur l'infinité blonde, je me berce de la langueur bleue avec un sentiment de possession mêlée de retrouvailles.

La vigueur du vent et de l'eau me fait vaciller et mon père me prend dans ses bras pour partager la douceur des vagues sur nos têtes.

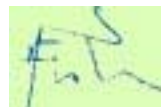
Ces effusions courent sur mon corps qui se cambre, plie et j'explose d'un rire ivre dans cette mer débridée.

Le lendemain, plus tôt ? un peu plus tard ? nous y retournons joyeusement. Mais là, point de vagues, une plage désertée. Après les débordements de la veille, la mer s'était retirée, disparue, envolée, ne laissant qu'une épaisse frange malodorante d'algues mortes. Une chevelure déchue abandonnée aux crabes. On me ramena dévastée à la maison. La mer avait été avalée par la marée basse, ma mère venait de nous quitter, cette concomitance me laissa seule, face aux embruns de mes larmes, le cœur battant sans fin son flot de sang dans la tempête sourde et aveugle du désarroi. Longtemps je me suis gardée de cette mer à l'homophonie trompeuse. Qui défera le nœud de nos primes chagrins ?

Lorsque je rouvre les yeux, la salle de l'école est baignée de soleil, me voilà submergée d'enfants. Ma jupe s'étale de toutes parts et à chaque battement de cils en naît un nouveau. Ils semblent jaillir sans fin des pans de mon sari comme de l'abdomen inlassable d'une reine abeille. Où que porte mon regard me sourient leurs visages un peu graves et une tendresse émerveillée m'inonde le cœur.

Puis la clochette d'argent sonne la fin de la puja et l'étoffe se gonfle d'un vent soudain pour les reprendre, tous ploient le front sous le vol de l'ourlet.

Je porte la coupe de ma main à mon ventre pour les sentir, eux qui reviendront. Ils seront couleur de miel et leur père saura à cela qu'ils sont de son sang.



Madras, novembre 95